

## Notre Supplément musical

(Réservé à nos Abonnés)

La *Sicilienne* que nous offrons aujourd'hui à nos abonnés est empruntée à une *Sonate* pour flûte (ou violon) et piano de Jean-Sébastien Bach, sinon peu connue, du moins assez rarement exécutée. Nos lecteurs, familiarisés avec l'œuvre du grand Cantor de Leipzig, retrouveront dans cette page gracieuse et expressive à la fois les traits caractéristiques du style de ce Maître.

---

## L'Anémie

---



UN proverbe oriental affirme qu'à partir de 40 ans l'homme cesse de vivre dans l'avenir pour se confiner tout entier dans le passé. Cela est infiniment juste. Notre âge mûr est la réalisation des espoirs de notre jeunesse, l'humanisation de l'idéal de l'adolescence. Il a fallu pas mal de concessions à la réalité pour rendre les idées que nous avons de la vie, vivantes, il a fallu les bourrer d'expérience. Après avoir mis toute notre énergie à faire prévaloir une conception personnelle du monde, ou plus simplement, après avoir fait notre existence à peu près confortablement, il est tout naturel que nous profitons de nos efforts, que nous jouissons des résultats qu'ils ont pu donner, d'autant plus que nos ressorts moraux usés n'auront plus assez de résistance pour de nouveaux élans, que notre force morale sera insuffisante pour de nouvelles transformations. C'est ce qui explique je crois que les grands réformateurs et les grands révolutionnaires excommunient ceux de leurs disciples qui les dépassent et déduisent les conséquences logiques de leurs principes. Car, en somme, tout n'est qu'habitudes en ce monde et le propre du génie est de créer de nouvelles habitudes, de substituer aux habitudes acquises, des habitudes à acquérir.

En art tout individu apporte deux choses, une vision personnelle de l'Univers d'abord et un instrument ensuite pour fixer cette vision. C'est par le style presque uniquement c'est-à-dire par ce qu'il met de lui dans son œuvre, par l'idée personnelle à la fixation de laquelle il plie la matière, qu'un artiste vit. Il forge des rythmes équivalant aux rythmes de son cœur. Les émotions ne changent guère, le vieux cœur humain demeure éternellement le même, seule l'expression varie. Lorsqu'on parle d'enrichissement de la sensibilité on joue sur les mots. Notre capacité d'émotion à nous gens modernes n'est pas plus intense que celle d'un Dante, d'un Léonard, d'un Racine, d'un Watteau ou d'un Mozart. C'est je crois ce qui fait qu'il n'y a pas de progrès artistique. Comme de nos jours, à l'époque homérique il y avait des femmes sensibles, des rêveurs, des jeunes gens sentimentaux et passionnés. Un trait ou quelques traits élémentaires ont frappé les poètes d'alors, ils ont fixé ces traits en négligeant les autres.

D'autres sont venus après qui ont défriché d'autres coins de l'âme, d'autres champs de la sensibilité. Ils ont enrichi la conscience. Et cela est l'art uniquement, l'affirmation de notre suprématie sur le monde, en multipliant par l'expression, les rapports de nous à lui. Le moyen d'expression n'a qu'une valeur relative. La seule chose

qui importe est une manière vive et forte de sentir, une manière non pas nouvelle mais inédite, un angle insoupçonné sous lequel considérer l'univers, et sa répercussion sur notre organisme. C'est par là que l'artiste de génie devient l'éducateur et le bienfaiteur de l'humanité. Pour chanter son cœur il invente une lyre. Il s'habitue aux sons mélodieux qu'il en tire, y habitue les autres. Celui qui brisera cette lyre pour en construire une autre plus puissante, tout naturellement sera traité de barbare par la foule. Si même il ne fait qu'ajouter quelques cordes à l'instrument, il sera considéré comme sacrilège.

Cette lyre cependant à laquelle le vulgaire prête une valeur supérieure parce que les sons qu'elle exhale le remplit de bonheur, n'a de valeur que celle du chant qu'elle rend, que celle des doigts qui la font vibrer, Et quand le nouveau constructeur aura imposé sa manière à lui, son instrument vaudra l'autre. L'hymne du cœur, tout est là, l'émotion souveraine, l'émotion vivifiante qui confère toute dignité. Elle arrivera toujours à s'exprimer, l'émotion, à trouver sa forme, c'est-à-dire à vivre, à être génératrice de beauté.

Le signe évident des périodes de décadence est d'attribuer à la forme une place exagérée, même toute la place. Et c'est où j'en veux venir. Faisons le bilan de la production musicale de ces dernières années ! Quelle est l'œuvre qui surnage ? Et cependant que d'œuvres et que de talents ! Or, ce qui caractérise notre musique contemporaine, c'est la recherche de la technique, d'une certaine technique. Sous prétexte de réagir contre les moules scholastiques, les jeunes rejettent tout souci de construction et leurs créations laissent le sentiment d'esquisses hâtives plus ou moins heureuses. Nous en sommes en musique là où étaient les impressionnistes en peinture, qui, malgré leurs dons exceptionnels, le génie de quelques-uns, créèrent une technique plutôt qu'un art. Il ne s'agit pas de forme dans la musique moderne, mais d'une certaine habileté (qu'il faut reconnaître très grande chez certains) à se servir de la matière sonore. La technique existe ainsi en soi, pour elle-même. Il s'agit surtout de renchérissement sur le voisin, de faire mieux ou autrement que lui, alors qu'il serait plus simple de ne se préoccuper que d'écrire selon son cœur ! Voici un exemple entre cent. M. Ravel, une nature de musicien exceptionnelle, comblée de tous les dons, qui a à son actif des œuvres de premier ordre, faisant espérer une moisson de chefs-d'œuvre. Or, M. Ravel, évidemment, s'amuse ; rien n'existe pour lui que la matière sonore qui l'intéresse pour elle-même et pour les combinaisons neuves auxquelles il se plaît à la soumettre. Il a tant de talent, malgré tout, qu'il séduit. Mais de plus en plus, ses compositions se vident de musique, si la musique est autre chose qu'une certaine façon de mélanger les timbres pour chatouiller l'ouïe. Et les autres font de même. Je citerai tel musicien, fort bien doué, qui ne peut plus supporter une tierce ou une sixte et tel autre qui a perdu complètement le sens de la musique classique, pour qui Mozart ou Schubert sont aussi insupportables que doit être Debussy à un ténor italien. Et cela uniquement parce que, vivant dans leur métier comme dans une chapelle close, ils mesurent tout à l'étalon de leur technique. Ainsi, un estomac de plus en plus habitué à une cuisine pimentée, trouvera sans saveur des mets d'ailleurs exquis. Ce sont là jeux de virtuoses et de dilettanti.

Je ne prétends pas pour autant que tous nos jeunes sachent leur métier. Ce serait trop beau. Ils s'en moquent pas mal du métier qui consiste à connaître à point sa langue, à l'avoir assouplie par l'usage, à l'avoir fécondée par l'expérience, à l'avoir transformée en un organisme vivant ! Ce qu'ils recherchent, c'est un certain tour de main curieux et nouveau, des épices pour relever leur cuisine, pour cacher leur insuffisance d'écrivains. C'est la façon dont les Vatel de gargotte rendent passables un rôti brûlé ou une sauce tournée. Ils semblent pour la plupart n'avoir rien dans le cœur,

avoir l'esprit vide, l'âme à sec. Ils me rappellent l'époque la plus triste de notre littérature, le xiv<sup>e</sup> et le xv<sup>e</sup> siècle, celle des rhétoriciens qui passaient leur temps, n'ayant rien à dire, à trouver des règles nouvelles, à compliquer la prosodie, à jouer sur les mots.

L'on va me jeter au nez mon conservatisme moisi, que sais-je ? Que m'importe. Je prétends que la technique ne m'intéresse point et que c'est affaire aux professionnels. Je constate que parmi les contemporains, quand il arrive à l'un d'eux d'avoir une idée, elle sort directement de Gounod ou de Massenet. Ce qui fait la grandeur de Fauré, ce qui le place si haut dans notre art actuel, c'est que son inspiration est moderne, qu'il exprime des émotions que nous vivons, qu'il explore un coin de notre âme, qu'il chante pour nous en chantant pour lui et que sa ligne mélodique sort de notre cœur. Cette ligne mélodique est génératrice de ses harmonies, celles-ci sont comme les feuilles claires du chêne, nées de lui et qui ornent sa tête de leur couronne verte.

A cette musique je suis sensible comme à toute musique qui est de la musique et non un jeu de marquetterie plus ou moins habile et plus ou moins chatoyant.

De bons esprits justement alarmés de l'état actuel, y ont cherché des remèdes. On a parlé de retour à Mozart, de retour à Bach. A quoi bon ? Mozart, Bach, tous les autres, ont chanté selon leur temps ; au fond de leur époque ils ont trouvé le cœur humain saignant, vibrant, pleurant, jubilant, ils ont chanté et nous frémissons, nos cœurs saignent, vibrent, pleurent, jubilent. C'est qu'en même temps qu'ils chantaient ils vivaient. Faisons comme ils ont fait, soyons de notre temps mais vivons. Le retour à la vie, le retour à la nature, voilà le salut. Nous mourons d'anémie. Nous sommes pourris d'intellectualisme, de littérature. Les artistes du passé étaient des hommes avant d'être des artistes. Ils mettaient leurs œuvres en équilibre avec leur vie. Ils étaient des artistes d'autant plus grands qu'ils étaient des hommes plus complets. Leur grand mérite est d'avoir créé des œuvres originales, profondément personnelles, sans les avoir remplies de leur moi hypertrophié. Comme nous pourtant ils ont vécu à des époques raffinées, intellectuelles, décadentes ; voyez Mozart par exemple. Derrière ses mièvreries vieillottes, il y a le rythme tout puissant du cœur qui bat à briser la poitrine. Les galanteries de Watteau, Eros les illumine de sa mélancolie et de sa grandeur. Nous ! La nature nous la sentons à travers le parc de Versailles ou les allées de nos grandes villes.

Entre la vie et nous, il y a des impressions littéraires, des habitudes esthétiques, entre la nature et nous se dressent des visions intellectuelles. Les autres vivaient, nous végétons, les autres étaient des hommes, nous sommes exclusivement des artistes. Nous croyons à la supériorité de notre essence, à la valeur de notre mission. Nous avons besoin de cacodylate pour ranimer nos forces physiques précisément parce que nous ne vivons plus mais que nous nous usons en efforts cérébraux. Cela est si vrai qu'artificiellement nous cherchons des émotions simples. A côté des extrêmes décadents et des virtuoses contemporains qui nous aguichent nous ne goûtons plus que les primitifs, l'art archaïque, l'extraordinaire, la schématique simplicité. Au Titien, à Léonard, à Raphaël, nous préférons tel ombrien impuissant ou tel élève de Giotto maladroit, à Racine un conteur du moyen âge, à Beethoven ou à Mozart quelque contrapuntiste scholastique. C'est là le cacodylate dont use notre art pour se remonter, où il trouve l'excitation passagère et trompeuse à laquelle succède un engourdissement significatif.

Le premier devoir, le seul devoir est de vivre, le plus complètement. L'art pour ceux qui ont du talent ou du génie, est la fleur qui nécessairement poussera sur le terreau de la vie. Ce n'est pas en nous renfermant dans une indifférence orgueilleuse, dans un dilettantisme déliquescant, dans un milieu surchauffé d'intellectuels et de jour-

nalistes que nous acquerrons l'expérience du monde. Et cependant cela seul importerait. Nos complications harmoniques, nos recherches instrumentales ne signifient rien en soi. C'est du sol de la vie, au souffle fécondant de la nature que l'arbre somptueux de l'art doit croître. Au diable les orchidées rares, les plantes d'appartement chlorotiques que fane un rayon de jour. Vivons, que l'émotion jaillisse de la vie, généreuse, irrésistible, et par les canaux savants que notre patience a construits, distribuons cette énergie en un flot pressé, fécondant, comme l'existence d'où elle sort, et chaud, et lumineux comme le soleil !

Paul de STÖCKLIN.

---

## Les idées et les faits

---

**J**e ne pense pas que la Musique — s'il est permis de la personnifier ainsi qu'on le faisait au bon temps de jadis — se plaigne d'être aujourd'hui négligée : la seule année 1911 aura vu trois congrès (en admettant qu'il ne s'en rassemble plus d'ici la Saint-Sylvestre) pour l'amélioration, la propagation et l'unification de cet art : Congrès musical à l'Exposition de Rome, Congrès de musique religieuse à Paris, Congrès de la Société Internationale de Musique à Londres. On ne peut vraiment pas demander plus, et il paraît qu'on aurait été mal fondé de demander mieux. A chacun de ces congrès, musiciens, musicographes et musicologues sont accourus en foule ; ils ont siégé, discuté, banqueté de la manière la plus imposante, me dit-on. Je n'ai pas de nouvelles encore de celui de Rome, autour des travaux duquel paraît régner la conspiration du silence ; et celui de Paris ne fait que finir après s'être déroulé à petit bruit, comme un congrès de bonne compagnie. Mais sur celui de Londres, qui a pris les proportions d'un événement mondial et rassemblé des savants connus venant des pays les plus éloignés, quiconque désire des informations a tôt fait de les trouver : et je m'en suis procuré qui m'ont laissé rêveur.

Ah ! qu'on doit être fier d'être musicographe lorsqu'on regarde les colonnes du programme général des travaux d'un congrès comme celui de Londres ! Six sections s'occupèrent, la première d'histoire, la seconde d'ethnologie, la troisième de théorie, acoustique, esthétique, la quatrième de musique d'église, la cinquième des instruments et la sixième de bibliographie, organisation et questions contemporaines.

Quatre-vingt-trois orateurs prirent la parole — on ne fait pas mieux pour un budget d'Etat ! On parla d'une symphonie inédite de Beethoven et de l'introduction de la musique d'orchestre en Finlande ; des danses classiques du xviii<sup>e</sup> siècle et de la subjectivité et l'objectivité de la musique religieuse catholique ; des opéras polonais du xviii<sup>e</sup> siècle et d'un appareil automatique destiné à perfectionner l'enseignement au tableau noir. J'imagine qu'il fallait une forte tête pour résister à l'abondance de cette manne intellectuelle, dont certains assaisonnements eurent l'imprévu des *chutney* les plus exotiques : un des membres voulut convertir ses collègues à une nouvelle échelle musicale qui divisait l'octave en dix-neuf parties, et illustra ses idées grâce à un harmonium construit tout exprès et apporté à grands frais d'Allemagne ; il y eut des auditions de phonogrammes, de musique instrumentale et vocale ; il y eut l'inévitable réforme de la notation musicale — une des cinq ou six qui ont vu le jour durant les dix dernières années — grâce à quoi les portées, les croches, les noires, les silences et les accidents sont remplacés par des signes qui ont l'air de petits œufs photographiés au vol. Et les congressistes d'écouter, les uns édifiés, les autres patients, d'autres encore inquiets et combattifs.